L'ABEILLE DE LA N.-ORLÉANS

Nouvelle-Orléans, No 72, rue de la Chartres.

NOUVELLE-ORLÉANS
MARDI, 19 SEPTEMBRE.

FEUILLETON

LES NAUFRAGÉS DE L'AMOUR.

Par André THOMAS.

CHAPITRE Ier.

(Suite.)

M. Gontran de Granle, son d'une ancienne et noble maison, élève de l'amiral Gaspard de Granle, resté célèbre dans les fastes de la marine française pour l'entêtement avec lequel il chercha l'un des premiers un passage à travers le détroit de Behring.—Plus tard, le commandant Franklin ne fit que suivre ses traces.—Il ne resvint point d'une expédition tentée en 1840, et ce fut grâce qu'après dix ans d'une oisiveté intente que se vovre appelé d'une manière à peu près certaine qu'elle ne devait conserver aucun espoir. Il lui restait un fils unique, qui avait alors un an et demi. Elle jeta sur cet enfant toutes les tendresses éplorées de sa belle âme; elle voulut être non-seulement la promotrice de ses aspirations, mais encore la source de son savoir. Conséquemment, elle se mit à apprendre le latin, le grec, la philosophie, les mathématiques et tout ce qui devait servir de base à cette intelligence ainsée. Ces travaux, considérables pour elle, l'aidèrent à supporter les douleurs de veuvage.

Aussi dirigées par l'amour maternel, l'éducation et l'instruction de Gontran ne laissèrent rien à désirer. Mme de Granle eut à de certaines heures décisives admettre dans son œuvre l'indispensable collaboration de quelques maîtres éclairés, mais cette culture trop en serre chaude eut un inconvénient: elle développa outre mesure la sentimentalité de ce jeune homme. En lui communiquant toute l'exquise sensibilité qui était la vie de son âme, Mme de Granle lui avait donné une sensibilité au pas féminine que n'avait pu corriger un tardif contact avec le monde.

Qu'on ne croie pas cependant que Gontran fût dépourvu d'énergie virile. A l'occasion il montrait de sang-froid, l'apparence d'un danger était même une séduction irrésistible pour lui. Dès l'âge de seize ans, il s'exaltait à sauter le jarret aux dix-cors lorsqu'ils faisaient volte-face à main armée de leurs pieds et de leurs bois. Pour lui, il n'y avait pas de cheval difficile: il montait les étalons dans les prés et les ramenait au bon d'une bouche docile comme des agneaux. Si on ne voulait pas le tenter, il ne fallait pas lui parler d'une entreprise redoutable. En cela, il tenait de son père, le intrépide explorateur des glaces du pôle. L'ardeur de ses veines dominait en lui l'instinct de la race. Il renonça fermement à suivre la noble carrière dans laquelle son père s'était illustré. Mme de Gran'on en fut au moins de joie: elle n'avait pas osé se prononcer sur cette question si délicate. Gontran prévoit les douleurs de la famille aux résolutions de la gloire. La mère était récompensée de son amour: ce n'était pas un marin qu'elle avait donné à la France, c'était un fils qu'elle n'était guère, hélas! sûre, cette vaste intelligence mieux. Elle crut n'avoir plus qu'à assurer la prospérité d'une maison, assez glorieuse déjà pour pouvoir subsister sans rehausser ses pauvres lustre de la vie compagnarde.

Ma heureusement, des revers imprévus atteignirent d'une manière très grave la noble veuve dans sa fortune personnelle, la seule qui fût réellement à compter dans la maison de Granle. Un dernier financier lui enleva d'un seul coup les quatre cinquièmes de son avoir. En sorte on à l'époque où elle aurait pu songer à marier Gontran, elle était à peu près ruinée. Brisée par ce nouveau coup du destin, elle dut se résoudre à rechercher une riche alliance. Elle regretta peut-être alors d'avoir mis les intérêts de sa tendresse au dessus de tout les autres. Si Gontran eût été, comme son père, lieutenant de vaisseau à vingt-six ans, il eût fatalement trouvé un brillant parti qui il serait déjà mort peut-être pour l'honneur de son nom au lieu de vivre pour le bonheur de sa mère. Mais il n'avait même pas de profession.

Aussi de Granle épuisa toutes les ressources de son génie maternel à vouloir concilier de sages considérations de fortune avec de légitimes exigences en matière de naissance et de rang. Mais soit qu'elle habitât depuis trop longtemps la province, où les relations sont moins pures toutes qu'à Paris, soit qu'elle ne dût pas avoir toute les bonheurs à la loterie des mariages, elle n'aboutira pour son fils qu'une dot considérable sans aucun des avantages attachés à la naissance.

Gontran, devinant l'amer chagrin qu'une telle conciliation causait à sa mère, s'engagea immédiatement d'abord à aimer Mlle Kamellias Trapinel, la fille unique d'un ancien marchand de cierges devenu, grâce à un concours heureux et à d'habiles spéculations, trois ou quatre fois millionnaire. Ce brave homme, qui se retirait des affaires et donnait à sa fille un véritable royaume en travail et forêt, était un admirable type de bonté, d'intelligence et de grandeur d'âme.

II

PRECEDENS ET ANTECEDENS.

C'était un vieux notaire de Joigny qui avait fait entrevoir à Mme de Granle la possibilité de ce mariage. Il savait que Mathurin Trapinel professait une sorte de fanatisme pour la famille de l'amiral.

Dès la première ouverture qui fut faite officiellement, Trapinel demanda un entretien particulier à Mme de Granle.

—Madame, lui dit-il après s'être défendu pour accepter un fauteuil, vous l'ignorez sûrement tout ce que je possède, fortune, considération, je le dois à la générosité de M. Gaspard de Granle, votre défunt et illustre époux.

—Je suis heureuse et fière, monsieur Trapinel, ne pas empêcher de répondre Mme de Granle, mais je ne savais même pas que vous fussiez connu l'amiral.

—Je suis obligé de vous raconter une page de ma vie; me le permettez-vous? Je tiens à payer une dette de reconnaissance et je la paie par ma seule confession. Je vous dirais tout, madame; c'est une honorable confession.

—Parlez, parlez à cœur ouvert, cher monsieur!

—Vous rappelez vous qu'il y a une vingtaine d'années, à l'époque où se répandit la nouvelle de la fin glorieuse de M. Gaspard de Granle, j'eus l'insigne honneur de vous remettre une somme de dix-huit cents francs que monsieur votre mari m'avait prêtée sur parole?

—Ce fait n'est pas sorti de ma mémoire, monsieur Trapinel; je vous reçus à cette même place, et je fus frappée d'un témoignage de sympathie En me parlant de mon mari, vous aviez des larmes dans les yeux.

—C'est qu'il m'avait sauvé la vie et l'honneur! Oh! laissez-moi vous raconter dans ses moindres détails ce trait de sa générosité. Tel que vous me voyez, irréprochable aujourd'hui, madame, il y a eu un instant de ma carrière où j'ai été à deux doigts de ma perte. Je vous parle comme je ferais à Dieu. Pardonnez à ma sincérité si elle vous démasque trop le fond de mon âme. Un jour, étant marié, père de famille — me fût avant deux ans alors, — me croyant très honnête homme, je me laissai prendre dans les filets d'une jeune sirène. On me disait bien qu'elle était astucieuse et calculatrice, mais je m'imaginais qu'on la calomniait. Je n'étais certes pas riche à cette époque; je négociais pour le compte des autres en qualité d'intermédiaire. Je vendais les marchandises et je recevais les fortes sommes qu'on faisait prendre chez moi en me laissant un petit bénéfice. Le travers qui vient me troubler fut d'une impédance déplorable. J'étais matériel en ce temps-là. J'avais eu si peu le temps et l'occasion d'alimenter mon pauvre esprit. Je me précipitai dans la pauvre tête ardente. Ma femme, mon enfant, les soeurs, les affaires, rien ne m'arrêta. J'aimais comme on fou peut aimer, sans penser ni hésiter. La malheureuse qui m'avait entraîné dans cette voie était habile dans l'art de tendre des pièges. Nos relations restaient secrètes, non pas que je respectasse les lieux qui m'enchaînaient d'autre part, mais j'avais la bonhomie de croire que la personne dépourvue d'honneur dans ses rapports avec moi, devait être candide au fond du cœur et tenir à sa réputation. Un beau matin, je la trouve en larmes. Ah! voir pleurer des yeux adorés, c'était un supplice pour moi! Qu'avez vous? lui demandai-je. Elle se mit à éclater. Pendant une heure elle refusa de prononcer une parole: toujours des larmes et des exclamations! Je fuis par être plus désespéré qu'elle.

C'était le degré d'attendri accroissant qu'elle attendait. Alors, elle alla prendre une prétendue lettre d'un de ses frères et me la donna à déchiffrer. Il y avait dit: "Nous vieux père se brûle la cervelle, si demain à midi il n'a pas trouvé mille huit cents francs pour payer les deux billets que tu sais," sans réfléchir, avec une sorte de volupté féroce, qu'en me consumé que dans les angoisses du mal, je courais jusqu'à ma maison. Ma femme, à l'aspect de mon égarement, crut qu'il m'était arrivé malheur et elle m'accabla de questions, de tendresses dont le souvenir est resté en comme une source de remords éternels. Je n'eus pas de pitié. L'ami, qui en moi dont tuait l'homme, n'avait que des cœurs! Je m'emparai de mille huit cents francs, un véritable déjà qu'on pouvait vendre réclamer, et que mes modestes ressources personnelles n'amenait jamais suffi à rescontrer.

Enlevé de l'honnêteté de mon crime, je repartis chez l'enchanteresse. A l'avidité avec laquelle elle s'empara de la somme, l'aurais dû tout comprendre; mais quand on est dans la boue on garde bien d'ouvrir les yeux! Le lendemain matin, cependant je vis clair en apprenant qu'elle était partie pour Paris avec un homme. Sans doute, son frère, un banquier lettré, son complaisant, tout cela comédie chaude! Je m'enfuis dans la campagne, je n'osais croire au crime, et, à ce qui paraît, j'y restai huit heures immobile, les yeux secs et hagards. Ce fut M. Gaspard de Granle qui me réveilla de ma prostration. "Mon garçon, me dit-il avec un tremblement de gentilhomme mûrie, j'ai passé la vieu ainsi et je t'y ai vu. Je reprends à mon homme du sang, tu y es encore, dans une situation bien pire. Et tu Dieu? Je ne reprendrai." Il ajouta que j'étais frappé par un grand malheur. "Dis-moi quel est ce crime que tu m'ai." Je ne pus répondre que par des sanglots, et lui, le noble amiral, il me consola.

Ici, Trapinel et Mme de Granle se tirent pendant de nouvelles. Après un moment d'silence, Mme de Granle reprit: "Et vous, monsieur, vous avez pu vous relever de cette honte?"

—Oui! mademoiselle, vous le pouvez savoir le bien que vous faites, en restituant à Gontran, mon ancien bienfaiteur, le grand nom, d'où vous entrez!

—Monsieur, vous m'en avez parlé, mais je ne vous ai point encore dit que j'ai fait mon éducation, et que j'ai pu, grâce à mon travail et à mon ardeur, me rendre digne de lui.

—Mademoiselle, tout à de gentilhomme dévoué l'aide de Gontran m'intéresse vivement mon cœur. Je n'ai point d'ambition pour moi, ne bouleversez pas, ne vous en prenez point à moi, mais je vous en prie, dites-moi ce que vous avez fait pour Gontran.

—Monsieur, tout à de gentilhomme dévoué l'aide de Gontran m'intéresse vivement mon cœur. Je n'ai point d'ambition pour moi, ne bouleversez pas, ne vous en prenez point à moi, mais je vous en prie, dites-moi ce que vous avez fait pour Gontran.

—Mademoiselle, ce n'est point à moi de vous dire ce que j'ai fait, je vous le dirai, mais ce n'est point à moi de vous dire ce que j'ai fait. Je ne puis rien dire de ce que j'ai